



Hebdomadaire
T.M. : 7 500

☎ : 01 43 20 05 19
L.M. : 50 000

REFORME

JEUDI 16 SEPTEMBRE 2010

RENTREE LITTÉRAIRE. Parmi les quelque 700 romans publiés ces jours-ci, voici une première sélection de notre chroniqueur, qui a choisi des fictions aux personnages forts : un médecin de campagne du XIX^e, des femmes dans l'entre-deux-guerres...

Premiers romans à distinguer

Les trois saisons de la rage de Victor Cohen Hadria est assurément l'un des plus surprenants et même un des plus extraordinaires romans de la rentrée : le journal d'un médecin de campagne dans l'Orne, dans les années 1860, après la guerre d'Italie menée par Napoléon III. Nous vivons avec lui tous les tourments, les joies, les désirs, les doutes de son métier, entre le curé, le poids de la sorcellerie, les premières notions d'hygiène, l'éther pour opérer, le problème de la rage, celui de la sexualité, notre médecin est veuf, les meurtres, bref, une vie quotidienne dense et passionnante dont le médecin, grâce aux connaissances de Victor Cohen Hadria, nous donne les facettes.

Car ce médecin n'est pas un positiviste forcené, c'est un sceptique et il a une vue critique sur la société et son métier. Il annonce certes Pasteur, mais il est aussi, par son père, également médecin sous Napoléon I^{er}, un homme des Lumières. Son journal est d'un bel humanisme. Il ne voit pas ses patients comme des sujets d'expérience, mais comme des personnes différentes que son art doit soigner spécifiquement. Sa manière,

à travers l'amour, de nous montrer la porosité entre le médecin et l'homme est émouvante et juste, sa façon de sentir les drames, qui couvent au fond des fermes et les tragédies qui parfois en sortent, d'une crédibilité extraordinaire.

Un roman riche et inventif, écrit dans un naturalisme qui ne manque pas non plus de poésie. De ses visites, nous n'éprouvons jamais aucune lassitude. Sa documentation est si intégrée au récit qu'on finit par croire que ce médecin a existé, tant l'imaginaire donne vie à un personnage d'exception et qui ne joue jamais à l'être. Un vrai chef-d'œuvre.

Comme Emma aime

Le roman de Claudie Hunzinger, *Elles vivaient d'espoir*, est beau parce que tout simplement simple. Pas d'effets dans ce roman où l'auteur évoque sa mère Emma, institutrice, née dans les premières années du XX^e siècle, amoureuse de tout, de la vie, de Thérèse, une jeune femme avec laquelle elle a fait des études et que la distance séparera. Il y a quelque courage d'évoquer ainsi des amours entre deux femmes, mais l'auteur le fait avec une telle droiture et une telle modestie du langage que rien

ne semble impossible, ni redoutable, ni indigne dans cette époque de l'entre-deux-guerres où rien n'est accepté sur ce plan-là. La manière dont Claudie Hunzinger fait ressortir sa mère à travers les cahiers qu'elle écrit est faite de phrases courtes, décidées, volontaires.

La montée du nazisme en toile de fond, d'autres personnages comme Karl le communiste allemand dont Emma est amoureuse, car chez elle, l'amour n'a pas de sexe défini, jusqu'au moment où elle épousera Marcel, un veuf avec deux enfants, avant qu'elle n'en mette au monde quatre autres, jusqu'à son mari alsacien rejoignant le parti nazi, jusqu'à la mort de Thérèse sous les bourreaux de la Résistance, toute cette narration à la fois haletante, reconstruite, documentée d'une fille sur sa mère, dit tout unanimement comme Emma aime, le jeu de mot n'est pas innocent, d'une manière quasi panique, hors de toute morale sociale, poursuivant le but de souffrir par amour volontairement et à chaque fois choisi. Un portrait de femme atypique, un roman dérangent, un bel éclat littéraire.

Un stakhanoviste de la lino

Du plomb dans le cassetin de Jean Bernard-Maugiron nous fait entrer dans la carrière d'un imprimeur qui de machine en machine imprime la nuit, au milieu

« "Du plomb dans le cassetin" de Jean Bernard-Maugiron, ou un délire d'imprimer jusqu'à fondre un plomb » »

de ses collègues, dans un climat traditionnellement anarcho-syndicaliste, et qui peu à peu s'emballe dans un métier précis qui demande une attention soutenue, qui réclame aussi de savoir l'orthographe, qui supporte mal les fautes, surtout que le narrateur est également correcteur et linotypiste.

Dans ce refrain d'un métier si particulier et si éprouvant mentalement, le narrateur rit avec ses collègues de certaines coquilles, boit souvent, comme c'est la tradition, mais il a été tellement conditionné par son travail et ses ritournelles et ses refrains sans fin, par le plomb, par les lettres, par le cassetin, qu'une fois à la retraite il se retrouve dans une sorte de délire d'imprimer qui lui fait dire qu'il a « *fondé un plomb* », il envoie sa mère gâteuse dans l'autre monde, tue à coups de fusil deux collègues, conduit un petit train de loisir comme un fou et se

retrouve dans une chambre capitonnée où dansent dans sa tête les caractères en plomb dans un délire sans fin.

Ce roman fait du narrateur un émule de Chaplin dans *Les Temps modernes*, le travail à la chaîne des mots, un stakhanoviste de la lino qui finit par en perdre la raison. C'est écrit dans un langage à la fois châtié et populaire pour nous décrire un monde méconnu, terrifiant et drôle.

Les diaboliques

Le confident de Hélène Grémillon nous entraîne peu à peu dans une sorte de cauchemar dont Camille, éditeur, recevant un courrier d'un certain Louis, est à la fois la lectrice et bientôt l'actrice bien malgré elle. Sur le fond de l'occupation allemande, comme un parallèle à une stérilité féminine accablante, Annie, une jeune femme peintre, se révèle à la fois victime et diabolique dans une sorte de rôle de mère porteuse dont on discerne peu à peu les ambiguïtés et les mensonges, jusqu'au jour où Camille comprend qu'elle vient de franchir de terribles secrets de famille et se retrouve comme emmêlée dans un songe effroyable qui ne semble pas avoir de fin à mesure que se déroule ce roman qui est un terrible jeu de la vérité poussé jusqu'à l'extrême de l'amour ou du sadisme, qui peut le dire ?

Tout est équivoque dans ce roman irrésistible qui sort de l'ordinaire, à la fois par sa crudité, sa franchise, et la somme de malheurs qui accable ses personnages. L'auteur, dès son premier roman, a le sens des suspenses, des entremêlements de destins, de la culpabilité, et du corps féminin dans tous ses états, qui laisse pantois.

Roman d'une telle maturité où la violence et la cruauté émergent et élargissent sans cesse qu'on se dit que l'imaginaire de l'auteur semble à la fois sans fond et sans faille. Et qu'un grand et âpre écrivain nous est né. ■

JOËL SCHMIDT

A LIRE

Les trois saisons de la rage

Victor Cohen Hadria
Albin Michel, 458 p., 22 €.

Elias vivaient d'espoir

Claudie Hunzinger
Grasset, 74 p., 19 €.

Du plomb dans le cassetin

Jean Bernard-Maugiron
Buchet-Chastel, 106 p., 11 €.

Le confident

Hélène Grémillon
Plon, 302 p., 19 €.